

# Bertrand Lavier, greffeur de génie

LE CENTRE POMPIDOU CÉLÈBRE L'ŒUVRE DU NUMÉRO 1 DES DYNAMITEURS DES GENRES. BAM !

**BERTRAND LAVIER**  
Centre Pompidou ★★★★★

**Cigare et tennis** Un jour d'inspiration parmi d'autres, Bertrand Lavier a repéré dans la géométrie d'un court de tennis ce qui pouvait la faire basculer vers l'art, une peinture abstraite au sol plus précisément. Il fit donc reconstruire un court surélevé en gazon pour la Documenta 8 (1987), à l'époque où Wilander, Becker et Edberg dominaient la balle feutrée. Comme tous les objets utilisés par Lavier, un court en gazon fait partie des choses en place, des artefacts phares de la conscience collective sur lesquels le Bourguignon greffe ses hybridations et déplacements sémantiques réjouissants. Un court de tennis, donc, on connaît: la ligne de fond, les carrés de service, les couloirs. Mais à la Documenta, c'est toute cette simple réalité et ses règles qui s'effacent d'un seul coup derrière une composition de lignes perpendiculaires blanches sur fond vert.

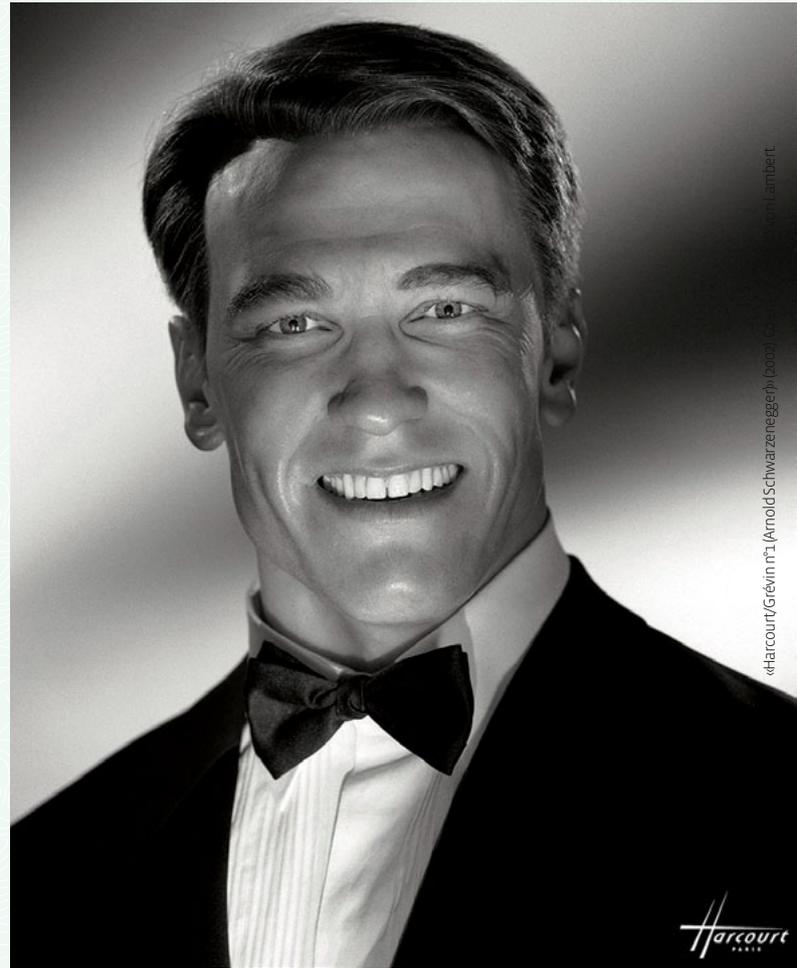
Parfaitement orchestrée et mise en scène, la rétrospective que le Centre Pompidou consacre au Français est une merveille. Ancien élève de l'école d'horticulture de Versailles, Bertrand Lavier a pu très tôt se familiariser avec le principe de la greffe entre deux motifs, deux «chantiers», comme il les appelle, deux mondes qui étaient jusqu'à présent séparés. Comme un tissu d'ameublement et une peinture, le ready-made et son dérivé tragique, une Alfa

Romeo Giulietta GTV accidentée: «"Giulietta" n'est pas un ready-made mais ce que j'appellerais au contraire un ready-destroyed», précise-t-il.

**MUSÉE GRÉVIN ET PORTRAITS HARCOURT**

Parfait exemple du concept de déterritorialisation créé par Deleuze et Guattari dans «l'Anti-Œdipe», le style «Lavier» déterritorialise à fond, quitte un territoire pour se positionner dans un autre contexte. Il prend par exemple au pied de la lettre la vision de l'art moderne abstrait de Disney, agrandit les peintures et matérialise les sculptures de l'album où Minnie et Mickey font une virée au MOMA, histoire de brouiller à sa façon les frontières de la posture de l'auteur. Même glissade dans sa vision du musée de l'Homme du futur, où Lavier socle un simple parpaing, un skateboard démodé ou des moulages en bronze nickelé de statuettes africaines en bois, brocardant au passage la mode décorative de l'art primitif, passé ici au rang de petite orfèvrerie occidentale et vaniteuse.

«Depuis 1969» – le titre de cette rétrospective –, la «maison» Lavier transforme les shape paintings de Stella, qu'il admire, en peintures sans tubes, à savoir des tableaux faits de tubes de néon; cette même «maison» provoque la rencontre de deux univers populaires de la postérité – le musée Grévin et les portraits Harcourt – en demandant à cette autre maison de réaliser des portraits des célébrités en cire du



boulevard Montmartre.

## «PENSÉE VISUELLE»

Prestidigitateur aussi visuel qu'intellectuel, Bertrand Lavier se présente lui-même comme «un pessimiste de bonne humeur». Amateur de cigares et de bonne nourriture, de Ferrari et de traversées de la Corse à moto, il a aussi de l'esprit et suffisamment de talent pour s'emparer du graphisme étudié des panneaux touristiques d'autoroute et repeindre celui de Langres ou de Vézelay avec une touche «à la Van Gogh», qui est désormais aussi un peu la sienne. C'est alors une rencontre extra-terrestre de plus qu'il organise entre la réalité et sa représentation, faisant revenir ces panneaux industriels du côté d'une peinture de paysage d'un nouveau genre.

Provocateur sensible et critique souriant, Lavier sait aussi offrir à ses OVNIS formels une beauté rétinienne immédiate. «J'ai toujours considéré que l'art était de la pensée visuelle. Si une œuvre ne devait être que de la réflexion, du concept, alors son lieu d'exposition devrait être le livre, l'écrit. Et si l'œuvre est purement optique, elle est de l'ordre de la décoration. Il vaut mieux dans ce cas faire appel à un décorateur, dont c'est le métier, qu'à un artiste. Pour ma part, je cherche à obtenir un véritable équilibre entre la pensée et le visuel», explique-t-il. C'est là sans doute que se situe la différence entre un artiste qui reste à quai et celui qui traverse les époques avec panache.

→ Jusqu'au 7 janvier. Place Georges-Pompidou, 75004 Paris.  
**Charles Barachon**